

HANTÉ

LA MAISON D'À CÔTÉ

JOEL A.  
SUTHERLAND

Illustrations de  
Norman Lanting

Texte français de  
Hélène Rioux

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: La maison d'à côté / Joel A. Sutherland ; texte français d'Hélène Rioux.

Autres titres: House next door. Français

Noms: Sutherland, Joel A., 1980- auteur. | Rioux, Hélène, 1949- traducteur.

Description: Mention de collection: Hanté | Traduction de: The house next door.

Identifiants: Canadiana 20190097604 | ISBN 9781443174893 (couverture souple)

Classification: LCC PS8637.U845 H6814 2019 | CDD jC813/.6—dc23

Références photographiques :

Illustrations de la couverture © : iStockphoto : arrière plan rouge

(Stephanie\_Zieber); Shutterstock : maison (peter jensen),

griffes du monstre (ra2studio), neige (Tobyphotos).

Illustrations de Norman Lanting.

Copyright © Joel A. Sutherland, 2017, pour le texte anglais.

Copyright © Scholastic Canada Ltd., 2017, pour les illustrations.

Copyright © Éditions Scholastic, 2019, pour le texte français.

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable

l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour la photocopie ou autre moyen de reprographie, on doit obtenir un permis auprès d'Access Copyright, Canadian Copyright Licensing Agency : [www.accesscopyright.ca](http://www.accesscopyright.ca) ou 1-800-893-5777.

Édition publiée par les Éditions Scholastic,  
604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1.

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 139 19 20 21 22 23





## CHAPITRE UN

— Regarde le bon côté des choses, dit papa à ma sœur Sophie en posant une main sur son épaule et l'autre sur la mienne. Tu as toujours voulu un cheval.

Sophie soupira.

— Ce n'est pas parce que les voisins ont un cheval que cela signifie qu'il m'appartient.

Le cheval se trouvait dans le champ enneigé à côté de notre nouvelle maison. Papa, Sophie et moi avions passé l'après-midi à décharger le camion de location et à déballer les boîtes pendant que maman rangeait les choses. J'étais entré et sorti des dizaines de fois sans avoir remarqué ce cheval. Immobile comme une statue, il ne faisait aucun bruit, ne bougeait aucun muscle. Je commençais à me demander s'il était vraiment vivant, mais c'est alors que sa queue bougea d'un côté à l'autre, juste une fois.

— Et même si ce cheval m'appartenait, je crois que j'exigerais un remboursement, ajouta Sophie.

Je la comprenais. Le cheval était d'un noir de jais et avait une tache blanche sur le front, mais impossible de le confondre avec celui de la série *L'Étalon noir*. Le cheval des voisins était grand et aurait dû être musclé, mais on voyait ses côtes sous son pelage terne aux poils emmêlés. Et dans la faible lumière, je n'en étais pas sûr, mais je crus voir un liquide foncé couler d'une de ses narines. Trois de ses chevilles étaient blanches et la quatrième était aussi noire que le reste de son corps. Je ne connaissais pas le terme exact pour parler des chevilles d'un cheval, mais comme je savais que Sophie le saurait, je lui posai la question. Elle éclata de rire.



— Les chevilles d'un cheval? Je pense que tu veux parler des paturons, la partie entre le sabot et le boulet.

Je ne me donnai pas la peine de lui demander ce qu'était un boulet. Sophie en connaissait davantage sur les chevaux que toute autre personne de ma connaissance, même si elle n'avait que dix ans, qu'elle n'avait jamais possédé de cheval et n'avait jamais suivi de cours d'équitation. Nous avions fait quelques randonnées à cheval à l'occasion, rien de plus. Elle était folle des chevaux, et ce, depuis qu'elle avait l'âge de dire le mot « hennir ».

Papa ramassa une poignée de hautes herbes desséchées sous la vieille clôture qui séparait notre nouvelle maison de la ferme délabrée voisine. Il leva la main par-dessus la clôture et siffla entre ses dents. Le son aigu, perçant, me fit un peu mal aux oreilles.

— Viens ici, ma fille, cria-t-il, essayant d'attirer le cheval. Ou mon garçon. Je ne sais pas encore ce que tu es. Sais-tu si c'est un mâle ou une femelle, Sophie?

— D'où je suis, je vois la même chose que toi, répondit-elle. Et non, je ne le sais pas.

Le cheval continua à nous regarder fixement en balançant sa queue. Sinon, il était parfaitement immobile.

— Qu'est-ce qui t'arrive? demanda papa à l'animal de l'autre côté du champ. Ta maman t'a

interdit d'accepter de l'herbe d'un inconnu ou quelque chose du genre?

— Richard?

C'était maman. Elle était debout près de la porte d'entrée derrière nous, l'air perplexe.

— À qui parles-tu?

— À notre nouveau voisin, répondit papa.

Maman regarda la ferme.

— Notre nouveau voisin? Où ça?

— Dans le champ, dis-je en le montrant du doigt. Gripoil.

— Bien joué, Mathieu! s'exclama papa en ébouriffant mes cheveux.

— Qui? demanda maman, les sourcils froncés.

— Gripoil, répétai-je. Tu sais, le cheval de Gandalf.

Papa se joignit aussitôt à moi pour participer au festival de *geeks* que j'avais initié.

— Descendant de Felaróf et chef des Mearas, cria-t-il, surexcité. C'est le plus magnifique pur-sang de la Terre du Milieu.

— La moitié de ce que vous venez de dire était en français. Quant au reste, je n'en ai aucune idée.

Maman chercha du regard le soutien de Sophie.

— Sais-tu de quoi ils parlent?

— Du *Seigneur des anneaux*, je pense, dit-elle. À

part ça, non, je ne le sais pas vraiment.

À treize ans, j'avais lu *Le Seigneur des anneaux* trois fois. Papa et moi avons regardé tous les films une bonne dizaine de fois. Nous avons même vu les versions longues dans lesquelles le réalisateur avait ajouté des heures de scènes coupées au montage.

Nous étions de vrais *geeks* et fiers de l'être.

Maman était vérificatrice. Ou quelque chose du genre. Je ne savais pas trop ce qu'elle faisait. Elle me l'avait expliqué un jour pendant le déjeuner, mais je m'étais mis à rêver devant le papier peint de la cuisine, ce qui était un peu plus intéressant. Nous venions de déménager de Bracebridge à Courtice à cause de son travail. Elle avait obtenu un nouveau poste à Toronto où elle vérifiait des produits, des processus, des chiffres ou ce que vérifient les vérificateurs. Elle souhaitait se rapprocher de la ville et nous avons donc dû quitter notre maison absolument géniale et emménager dans cette banlieue tristounette.

Comme papa était artiste, il pouvait travailler à peu près n'importe où. Quoique peindre ou dessiner au bord du ruisseau qui coulait dans notre ancien jardin devait être plus propice à l'inspiration que de s'asseoir sous un soleil de plomb dans notre

nouvelle cour sans arbre, à entendre les aboiements des chiens, les pleurs des bébés et la station de radio que nos voisins écoutaient en tondant leur gazon.

Maman aperçut enfin le cheval. Son pelage noir le rendait difficile à distinguer contre le ciel de plus en plus sombre.

— Regardez-moi ça! Nous sommes venus ici plusieurs fois pour vérifier les progrès des travaux de la maison et je n'avais jamais vu de cheval. Hé! Sophie, tu as toujours voulu en avoir un et tu habites maintenant à côté de celui-ci. Plutôt sympa, non?

Sophie semblait vouloir lui donner la même réponse qu'à papa, mais elle inspira profondément et s'obligea à sourire.

— Oui, maman, très sympa.

— Qui sait? continua maman. Quand nos voisins verront à quel point tu aimes les chevaux, ils te laisseront peut-être monter le leur.

Je regardai la ferme, mais je ne vis aucun signe de vie à part le cheval. Aucun mouvement derrière les fenêtres, aucune lumière allumée, aucune voiture dans l'allée. La maison semblait facilement avoir cent ans. Peut-être plus. Elle était aussi blanche que la neige qui l'entourait. Une petite statue équestre, blanche aussi, se trouvait à droite de la porte et, à

côté, une balançoire grinçait en oscillant lentement dans le vent.

Une autre chose attira mon regard : il y avait un écriteau au bout de l'allée. On y lisait les mots « FERME BRIAR PATCH » et il y avait aussi la silhouette d'un cheval au galop. Je ne pouvais pas imaginer que le véritable cheval de la ferme Briar Patch soit capable d'atteindre la moitié de la vitesse de celui qu'on voyait sur l'écriteau. Il avait l'air trop mal en point.

Une grande écurie qui avait connu des jours meilleurs se trouvait à l'arrière. Elle avait déjà été rouge, mais presque toute la peinture s'était écaillée et les planches de bois étaient à nu. À mes yeux, le toit était sur le point de s'effondrer.

La vieille maison semblait têtue. Je me dis que ce n'était pas la maison, mais plutôt ses habitants qui avaient probablement la tête dure. Elle était entourée de chaque côté par les logis uniformes de notre nouveau quartier. Tous les anciens fermiers avaient vendu leurs propriétés à des promoteurs immobiliers, sauf nos nouveaux voisins qui, de toute évidence, avaient refusé de déménager. À présent, la maison blanche, avec son grand champ, son écurie et son cheval, faisait tache dans le paysage.

Ma famille et moi la contemplâmes en silence l'espace d'un instant. Un vent froid soufflait dans la rue et gelait ma peau. C'était le premier jour de la relâche de mars et, au lieu de passer la semaine à skier, à faire de la planche à neige et à patiner avec mes amis comme les autres années, j'allais devoir m'installer dans notre nouveau logis. Seul.

Maman frissonna et serra ses bras autour d'elle.

— *Brrr!* Il fait froid, dit-elle. Entrons. Il est presque temps de sortir la pizza du four.

Nous oubliâmes tous le cheval et suivîmes ma mère à l'intérieur. Même surgelée, la pizza produisait toujours cet effet sur nous. Mais pendant que, assis en cercle sur le plancher du salon, nous mangions de la pizza au goût de carton dans des assiettes en papier qui goûtaient probablement la même chose, je levai les yeux vers la fenêtre. Dehors, il faisait noir comme chez le loup, mais j'eus l'impression de voir deux grands yeux reflétant la lumière de notre salon. Je crus voir un mouvement flou dans l'ombre, puis les yeux disparurent.

— Que se passe-t-il, Mathieu? demanda maman.

— Rien, répondis-je en secouant la tête. Rien du tout.

Mais j'avais le sentiment que ce n'était pas vrai.